



when
two
PREDATORS
meet

TCHAD

WHENTWO PREDATORSMEET

Une nouvelle illustrée

TCHAD

PROLOGUE

La faim

Le premier homme qu'elle tua cette nuit-là lui avait demandé son prénom. Elle lui avait répondu :

— Lequel voulez-vous entendre ?

Il avait ri. Quarante-sept minutes plus tard, il gisait dans la baignoire de sa suite, le cou brisé, tandis qu'elle achevait de remettre son rouge à lèvres devant le miroir.

Elle examina son reflet. Ses cheveux blonds tombaient en boucles parfaites sur ses épaules dénudées. Sa robe de satin rouge épousait ses courbes avec une indécence calculée. À son cou brillait un collier de rubis qui avait appartenu à une femme disparue douze ans auparavant.

Elle sourit. Le défunt avait commis trois erreurs : la première avait été de la prendre pour une prostituée de luxe ; la deuxième, de supposer que son argent lui donnait tous les droits ; la troisième, de lui tourner le dos.

Elle essuya une minuscule trace de sang sur son poignet, ramassa son sac et quitta la suite. Dans le couloir, elle croisa une femme de chambre.

— Bonsoir, madame.

— Bonsoir.

L'ascenseur l'attendait. À l'intérieur, elle sortit son téléphone et consulta une photographie : un homme aux cheveux presque blancs, aux traits aristocratiques, vêtu d'un costume noir. Sous son portrait, deux mots : **SOREN VOSS**. Et une instruction : *Tuez-le avant minuit*.

Elle referma l'application. Il était 23 h 13.



I

Le loup blanc

Soren Voss détestait les réceptions mondaines. Pas les femmes, ni le champagne, ni même les conversations inutiles. Il détestait cette façon qu'avaient les hommes riches de croire qu'ils pouvaient identifier le danger à la qualité de ses vêtements. Un homme armé dans une ruelle était une menace. Le même homme, dans un costume italien à six mille euros, devenait un invité distingué. Il trouvait cela presque attendrissant.

Il était adossé au bar du dernier étage de l'hôtel Élysium lorsqu'il l'aperçut : une blonde en robe rouge. Elle venait de franchir les portes de la salle de réception. Il remarqua d'abord sa démarche, trop mesurée pour être naturelle, puis son regard. Elle n'observait ni les lustres, ni les invités, ni les bijoux. Elle comptait les sorties.

Soren posa son verre. *Intéressant.*

La femme s'arrêta devant un serveur, choisit une coupe de champagne et tourna légèrement la tête. Leurs regards se croisèrent. Elle ne détourna pas les yeux. Un sourire apparut sur ses lèvres. Soren lui rendit son sourire. Il connaissait ce genre de sourire ; il l'avait porté lui-même suffisamment souvent.

Quelques instants plus tard, elle vint le rejoindre.

— Vous me regardez depuis mon arrivée.

— Vous avez remarqué ?

— Vous n'êtes pas particulièrement discret.

— Je n'essayais pas de l'être.

Elle but une gorgée.

— Vous faites toujours aussi peu d'efforts pour séduire les femmes ?

— Seulement celles qui viennent pour me tuer.

La coupe s'immobilisa à quelques centimètres de ses lèvres. Pas longtemps : une fraction de seconde. Mais assez.

— Voilà une façon originale d'engager la conversation.

— Vous préférez qu'on parle de la météo ?

Elle se pencha légèrement vers lui.

— Je préférerais connaître votre prénom.

— Vous le connaissez déjà.

— Alors peut-être pourriez-vous me demander le mien ?

— Ce serait inutile. Vous m'en donneriez un faux.

Elle éclata de rire, un rire clair, parfaitement maîtrisé, qui attira plusieurs regards. Soren la contempla. Elle était belle. Excessivement belle. Mais ce n'était pas ce qui retenait son attention : c'était l'absence de peur.

Il avait connu des assassins, des mercenaires, des tueurs psychopathes, des individus capables de commettre les pires atrocités sans sourciller. Tous avaient peur de quelque chose. Elle, pour l'instant, semblait surtout s'amuser.

— Alors, demanda-t-elle, que proposez-vous ?

— De danser.

— Vous plaisantez ?

— Absolument pas.

Il lui tendit la main. Elle l'examina un instant avant de la saisir.

— Et si je refuse ?

— Vous perdrez une excellente occasion de m'approcher suffisamment pour me poignarder.

Son sourire s'élargit.

— Vous êtes décidément un homme très pratique.



II

La danse des carnassiers

La musique était lente. Une vieille chanson italienne s'élevait au-dessus des conversations. Soren posa une main sur la taille de la jeune femme. Elle était armée. Il le savait à la légère rigidité du tissu contre sa cuisse gauche. Elle aussi avait identifié son arme : son regard était descendu une seule fois vers l'intérieur de sa veste.

— Vous n'avez pas peur que je vous abatte au milieu de tout ce monde ? murmura-t-elle.

— Non.

— Quelle assurance !

— Vous avez passé trop de temps à préparer cette soirée pour la gâcher aussi stupidement.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous me connaissez donc si bien ?

— Je connais les gens qui aiment chasser.

— Et vous, Soren ? Qu'aimez-vous ?

Il ne répondit pas immédiatement. Sa main remonta légèrement dans son dos, suivant le mouvement de la danse.

— Le moment où ma proie comprend qu'elle n'avait aucune chance.

La femme le regarda longtemps. Puis elle sourit.

— Quel dommage.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est précisément ce que j'allais vous répondre.

Il rit. Cette fois, sincèrement. Et quelque chose changea entre eux. Pas de la tendresse. Pas encore du désir, même si leurs corps se rapprochaient ostensiblement. Plutôt cette reconnaissance instinctive qui existe entre deux êtres habitués à regarder les autres comme des objets de consommation.

Soren avait l'habitude que les femmes cherchent à lui plaire, à le séduire, à l'impressionner. Celle-ci cherchait les angles morts de son anatomie. Quant à elle, elle connaissait les hommes qui voulaient la posséder. Soren ne cherchait pas à la posséder : il cherchait à savoir combien de temps elle mettrait à tenter de lui arracher la gorge. C'était presque rafraîchissant.

— Vous devriez savoir une chose, dit-il.

— Je vous écoute.

— La perruque blonde vous va très bien. Mais je préfère vos cheveux noirs.

Elle cessa de danser. Cette fois, le masque se fissa véritablement.

— Pardon ?

— Avec cette mèche blanche sur le côté gauche. C'est assez inhabituel.

La musique continua. Autour d'eux, les autres couples évoluaient tranquillement. Elle recula d'un demi-pas.

— Qui êtes-vous ?

Soren inclina la tête.

— Voilà enfin une question intéressante.

Puis les lumières s'éteignirent.



III

Le dîner

Un écran gigantesque s'alluma au fond de la salle. Une voix masculine résonna dans les haut-parleurs.

— Mesdames et messieurs, merci d'avoir accepté notre invitation.

Les conversations cessèrent.

— Comme chaque année, nous avons le plaisir de vous présenter une expérience exceptionnelle.

Sur l'écran apparurent deux photographies : celle de Soren et celle d'une jeune femme brune, traversée d'une mèche blanche. Sa partenaire de danse. Le sourire disparut du visage de cette dernière.

— Cette année, poursuivit la voix, nous avons réussi quelque chose d'inédit. Réunir deux des prédateurs les plus remarquables de notre époque.

Des applaudissements éclatèrent. Soren observa la salle : personne ne semblait surpris.

— Un homme et une femme, continua la voix. Deux spécialistes de l'élimination humaine. Deux êtres qui ont fait de la mort une profession, puis un art.

Des chiffres apparurent sur l'écran. Des sommes astronomiques.

— Leurs contrats respectifs ont été financés par plusieurs de nos honorables invités. Chacun a reçu pour mission d'éliminer l'autre avant minuit.

La femme en rouge serra les mâchoires. Soren, lui, leva lentement les yeux vers les caméras.

— Mais voici notre surprise ! Ce soir, nous avons décidé de supprimer toute possibilité de fuite. Ils disposent exactement de trente minutes pour déterminer lequel des deux survivra.

Des portes blindées se refermèrent dans un fracas métallique.

— Et vous, chers invités, pourrez parier sur le vainqueur.

Un tonnerre d'applaudissements suivit cette annonce. La femme regarda Soren.

— Vous saviez ?

— Qu'on m'avait envoyé une tueuse ? Oui.

— Que nous étions les attractions de la soirée ?

— Non.

Elle dégaina son arme. Plusieurs invités reculèrent, ravis. Une caméra pivota immédiatement vers elle. Soren ne bougea pas.

— Vous comptez me tuer maintenant ?

— J'y réfléchis.

— Alors réfléchissez vite. Nous avons un public.

Elle contempla les hommes et les femmes qui les entouraient. Leurs expressions étaient obscènes. Pas parce qu'ils étaient excités, mais parce qu'ils se croyaient en sécurité. Ils avaient payé pour observer deux êtres humains s'entre-déchirer, persuadés que l'argent les plaçait en dehors du jeu.

Elle se mit à rire. Un rire bas, presque délicieux. Soren fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous amuse ?

Elle abaissa lentement son pistolet.

— Vous savez ce qui distingue un véritable prédateur d'un imbécile ?

— Éclairez-moi.

— Un prédateur ne pénètre jamais dans une cage sans en connaître le mécanisme d'ouverture.

Elle désigna le plafond.

— Regardez au-dessus de nous.

Soren leva les yeux. Entre les lustres, de minuscules voyants rouges clignotaient : des détecteurs, des caméras et autre chose. De petites buses métalliques. Elle glissa sa main dans celle de Soren.

— À votre place, je retiendrais ma respiration.

Une fumée violette jaillit du plafond.



IV

Le parfum du mensonge

La panique fut immédiate. Des invités se précipitèrent vers les portes verrouillées. D'autres tombèrent, aveuglés par la fumée. Certains hurlaient déjà qu'ils étaient empoisonnés. Soren, lui, sentit une odeur étrange : de fleurs. Une note sucrée, presque entêtante.

Il regarda la femme. Elle avait sorti un petit masque filtrant de son sac.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une excellente manière de gâcher une soirée.

— Vous avez déclenché ça ?

— Naturellement.

— C'est toxique ?

— Non. Mais ils ne le savent pas.

Elle lui lança un second masque.

— Et maintenant, vous allez me suivre.

— Pourquoi le ferais-je ?

Elle approcha sa bouche de son oreille.

— Parce que j'ai passé trois mois à infiltrer cette organisation, mon cher Soren. Et que je n'ai absolument pas l'intention de me faire tuer par un homme que je viens seulement de rencontrer.

Il examina le masque.

— Vous aviez prévu ma présence ?

— J'avais prévu qu'ils chercheraient à me faire éliminer. Je ne savais simplement pas qui ils choisiraient.

— Et si j'avais tiré avant que vous déclenchiez votre petit spectacle ?

— Alors je serais morte.

Il la dévisagea.

— Vous prenez des risques inconsidérés.

— Vous êtes bien placé pour me faire la morale.

Elle tourna les talons. Il la suivit. Ils traversèrent une porte de service tandis que la foule s'agglutinait contre les issues principales. Dans l'escalier, elle retira sa perruque. Ses cheveux noirs tombèrent sur ses épaules. Une longue mèche argentée encadrait son visage.

Soren reconnut immédiatement la femme de la photographie. Mais autre chose l'intrigua. Sans son déguisement, elle paraissait plus jeune. Et infiniment plus dangereuse.

— Comment dois-je vous appeler ? demanda-t-il.

— Vesper.

— Ce n'est pas votre nom.

— C'est celui que portent les gens qui me connaissent suffisamment pour avoir peur.

— Et votre vrai nom ?

Elle s'arrêta sur une marche.

— Il faudra le mériter.

Des pas résonnèrent au-dessus d'eux. Ils se retournèrent simultanément. Trois hommes armés apparurent sur le palier. Les tirs éclatèrent. Soren projeta Vesper derrière la rampe, dégaina et riposta. Elle avait déjà sorti sa seconde arme. En quelques secondes, le couloir redevint silencieux.

Soren inspecta son épaule. Une balle avait déchiré sa veste. Vesper s'approcha.

— Vous saignez.

— Vous semblez contrariée.

— Évidemment.

Elle déchira un morceau de sa robe et l'appliqua contre sa blessure.

— Je déteste qu'on abîme mes investissements.

Il leva un sourcil.

— Vos investissements ?

— Vous êtes encore mon contrat, Soren. Je n'ai pas décidé de renoncer à dix millions pour vos beaux yeux.

Il se mit à rire.

- Je commençais presque à vous apprécier.
Elle serra volontairement le tissu contre la plaie.
— Ne vous attachez pas trop vite.





Les véritables monstres

Ils atteignirent le sous-sol à 23 h 48. Une porte s'ouvrait sur une pièce plongée dans l'obscurité. Vesper alluma une lampe. Des dizaines d'écrans recouvraient les murs. Certains diffusaient des images de la salle de réception ; d'autres montraient des chambres, des couloirs, des visages terrorisés.

Sur une table reposaient des dossiers, des photographies, des contrats, des listes de noms. Soren en ouvrit un. Il sentit son estomac se contracter. Ce n'était pas seulement un casino clandestin où l'on organisait des assassinats. C'était une entreprise. Une industrie. Ils achetaient des individus endettés, menaçaient leurs familles, organisaient leur disparition, puis vendaient les enregistrements de leur mort à des clients fortunés. Certains dossiers concernaient des enfants.

Vesper l'observait.

— Vous découvrez quelque chose ?

Il ne répondit pas.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? continua-t-elle. On croit connaître la monstruosité humaine parce qu'on a soi-même commis des atrocités. Et puis on rencontre des gens capables de transformer ces atrocités en abonnements mensuels.

Elle alluma un autre écran. Des vidéos défilèrent : un homme suppliant à genoux, une femme enfermée dans une pièce, une adolescente attachée à une chaise. Soren détourna les yeux. Vesper coupa l'écran.

— Vous voyez, dit-elle doucement, c'est la différence entre vous et moi.

— Laquelle ?

— Vous avez encore des choses que vous refusez de regarder.

— Et vous ?

Elle resta silencieuse. Un instant, son visage sembla se vider de toute expression. Puis elle ouvrit un tiroir. À l'intérieur reposait une photographie

jaunie : deux petites filles, assises dans un jardin. L'une était brune. L'autre blonde. Soren observa l'image.

— Votre sœur ?

Vesper ne répondit pas. Elle caressa une fois la photographie du pouce.

— Elle avait quatorze ans.

Elle reposa l'image.

— J'en avais dix-sept.

Ce fut tout. Pas de récit. Pas de demande de compassion. Soren n'insista pas. Il connaissait trop bien les silences qui étaient des tombes.

— Qui dirige cette organisation ? demanda-t-il.

Vesper sourit froidement.

— Un homme qui pense avoir inventé la prédation.

Elle fit apparaître un portrait : un quinquagénaire élégant, Gaspard Mornay. Soren se raidit.

— Je le connais.

— Évidemment.

— Il m'a employé, il y a plusieurs années.

— Je sais.

Elle referma le dossier.

— Vous avez même travaillé pour lui pendant onze mois.

Soren la regarda.

— Vous avez enquêté sur moi.

— Longuement.

— Pourquoi ?

Elle s'approcha.

— Parce que je voulais savoir si vous étiez l'un de ses chiens.

— Et votre conclusion ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Elle glissa son doigt le long de son torse, jusqu'à sa cravate.

— Mais il vous reste douze minutes pour me convaincre que vous savez mordre la main qui vous nourrit.



VI

Le choix

À 23 h 56, Gaspard Mornay les attendait dans son bureau. Il ne semblait pas surpris. Deux hommes armés se tenaient derrière lui. Une immense baie vitrée dominait la ville illuminée.

— Je dois reconnaître que vous êtes impressionnants, déclara-t-il.

Vesper entra la première. Soren la suivit.

— Vous avez fait une petite erreur, Gaspard, dit-elle.

— Laquelle ?

— Vous avez cru que nous allions nous comporter comme vos autres animaux.

L'homme sourit.

— Mais c'est exactement ce que vous êtes.

Il appuya sur un bouton. Un nouvel écran s'alluma. On y voyait une pièce blanche. Une jeune femme y était attachée à une chaise. Vesper s'immobilisa. Son visage se décomposa.

— Impossible...

Mornay savoura sa réaction.

— Surprenant, n'est-ce pas ?

La jeune femme avait les cheveux blonds et les mêmes yeux que Vesper.

— Vous la croyiez morte.

Vesper ne respirait presque plus.

— Où est-elle ?

— Vous savez ce qu'on dit, ma chère ? Un excellent investissement ne doit jamais être détruit tant qu'il peut encore rapporter.

Soren sentit la tension changer dans la pièce. Vesper n'était plus simplement dangereuse. Elle était au bord de quelque chose de beaucoup plus sombre. Mornay posa tranquillement deux pistolets sur son bureau.

— Voici ma proposition.

Il désigna Soren.

— Vous le tuez. Je vous rends votre sœur.

Puis il se tourna vers Soren.

— Ou vous la tuez, et je vous verse vingt millions. Avec l'effacement complet de votre dossier.

Un silence s'installa.

— Dans tous les cas, l'un de vous quitte cet hôtel libre et riche.

Vesper regardait l'écran. Soren la regardait, elle. Il comprit soudain quelque chose : la femme qui, une heure auparavant, semblait capable de tuer un homme sans éprouver la moindre hésitation, avait maintenant les mains tremblantes. Pas de peur pour elle-même. De peur pour quelqu'un d'autre. Et cela la rendait vulnérable.

Il aurait pu profiter de cet instant, lui prendre son arme, lui briser le cou, achever le contrat. Au lieu de cela, il avança vers le bureau. Mornay sourit.

— Voilà qui est raisonnable.

Soren prit l'un des pistolets. Il l'examina, puis le posa devant Vesper.

— Vous avez oublié une troisième possibilité.

Le sourire de Mornay s'effaça.

— Laquelle ?

Soren sortit sa propre arme.

— Vous nous tuez tous les deux, dit Mornay avec mépris, croyant deviner la suite. Quelle originalité !

Soren secoua la tête.

— Non.

Il tira. Les deux gardes s'effondrèrent. Avant que Mornay ait pu réagir, Vesper le plaquait contre son bureau. La lame qu'elle venait de tirer de sa manche reposait contre sa gorge.

— La troisième possibilité, murmura Soren, c'est que vous nous donniez ce que nous voulons, et que nous décidions ensuite de ce que nous allons faire de vous.

Mornay pâlit.

— Vous n'en sortirez pas vivants !

Vesper approcha ses lèvres de son oreille.

— Mon pauvre Gaspard...

Sa voix était presque tendre.

— C'est précisément ce que disent tous les hommes avant de mourir.

VII

La dernière proie

À 00 h 17, l'hôtel Élysium était encerclé. Les fichiers de l'organisation avaient été transmis à plusieurs journalistes, magistrats et enquêteurs, ainsi qu'à des serveurs sécurisés. Les invités tentaient de quitter l'établissement. Certains proposaient de l'argent. D'autres invoquaient leurs relations politiques. Plusieurs avaient commencé à se dénoncer mutuellement.

Dans son bureau, Gaspard Mornay pleurait. Vesper venait de découvrir où était détenue sa sœur. Elle avait obtenu une localisation, des documents et une vidéo récente confirmant qu'elle était vivante. Mais il restait encore à la retrouver.

Soren observa la jeune femme.

— Vous allez le tuer ?

Elle contemplait Mornay.

— J'en ai envie.

— Je sais.

— Vous allez essayer de m'en empêcher ?

— Non.

Elle tourna la tête.

— Non ?

— C'est votre décision.

Vesper reporta son attention sur l'homme à genoux. Elle leva son arme. Mornay ferma les yeux. Une seconde passa, puis deux. Enfin, elle abaissa le canon.

— Vous savez quoi, Gaspard ?

Il rouvrit les yeux.

— Je pourrais vous tuer maintenant. Vous ne comprendriez même pas ce que vous avez fait.

Elle s'accroupit devant lui.

— Alors je vais vous laisser vivre.

Un espoir grotesque illumina son visage.

— Merci...

— Vous allez être arrêté. Jugé. Exposé. Et chaque personne qui découvrira ce que vous avez fait connaîtra votre nom.

Elle se releva.

— Vous aimiez tellement avoir un public.

Elle sourit.

— Je viens de vous en offrir un.

VIII

L'odeur du danger

Trois heures plus tard, une pluie froide tombait sur la ville. Vesper attendait dans une chambre d'hôtel anonyme, à plusieurs kilomètres de l'Élysium. Elle avait abandonné sa robe rouge. Un pantalon noir et un pull moulant avaient remplacé sa tenue de soirée. Ses cheveux sombres étaient encore humides.

Soren entra sans frapper. Il portait un pull blanc à col roulé. Elle leva les yeux.

— Vous êtes particulièrement agaçant.

— Pourquoi ?

— Je vous avais dit de ne pas revenir.

— Et depuis quand obéissez-vous aux ordres qu'on vous donne ?

Elle sourit malgré elle. Il posa un dossier sur la table.

— Votre sœur.

Vesper se précipita vers lui. Elle ouvrit le dossier. Une photographie récente, une adresse, un établissement situé à l'autre bout du pays, des détails sur les personnes qui surveillaient les lieux. Elle resta longuement immobile, puis elle referma le dossier.

— Pourquoi faites-vous ça ?

Soren s'assit.

— Vous avez besoin d'aide.

— Je n'ai jamais eu besoin de personne.

— Vous avez passé votre vie à vous persuader de cela.

Ses yeux s'assombrirent.

— Faites attention à ce que vous dites.

— Voilà. C'est ce regard-là que je préfère.

Elle se leva.

— Vous aimez provoquer les femmes dangereuses ?

— Seulement celles qui ont essayé de me tuer.

Elle s'approcha lentement.

— Je pourrais recommencer.

— Je sais.

Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui.

— Vous n'avez donc vraiment peur de rien ?

Soren leva les yeux vers elle.

— Si.

— De quoi ?

Il observa son visage, cette mèche blanche qui tombait devant son œil, ses lèvres rouges, désormais débarrassées de leur sourire de façade, la violence qui semblait habiter chacune de ses pensées. Puis il répondit :

— De découvrir que je pourrais finir par vous faire confiance.

Elle demeura silencieuse. Quelque chose passa dans son regard, une émotion qu'elle ne chercha pas à dissimuler, cette fois.

— Ce serait une erreur, murmura-t-elle.

— Probablement.

Elle posa les mains sur ses épaules.

— Je ne suis pas une femme qu'on peut sauver, Soren.

— Je ne vous ai jamais prise pour une victime.

— Et je ne suis certainement pas une femme qu'on peut apprivoiser.

Il eut un sourire presque imperceptible.

— Je n'ai jamais possédé de cage.

Elle baissa les yeux vers sa bouche. Puis les releva.

— Vous êtes un homme très dangereux.

— Vous aussi.

— Nous finirons par nous entre-tuer.

— Peut-être.

Elle se pencha. Leurs lèvres se frôlèrent. Mais Soren ne chercha pas à l'embrasser. Il attendit. Vesper sembla trouver cette patience insupportable.

— Vous comptez me regarder toute la nuit ?

— J'attends de savoir si vous allez m'embrasser ou m'égorger.

Elle éclata de rire. Puis elle l'embrassa. Sans douceur. Sans précaution. Avec cette brutalité impatiente des gens qui ont trop longtemps confondu le désir avec une faiblesse.

Soren répondit à son baiser, mais lorsqu'elle voulut reculer, il ne la retint pas. Elle le remarqua. Et, pour une raison qu'elle ne comprit pas immédiatement, cela lui donna envie de revenir.



ÉPILOGUE

La règle des deux

À l'aube, Vesper se tenait devant la fenêtre. Elle fumait une cigarette dont la fumée paraissait violette dans la lumière des néons. Derrière elle, Soren s'habillait.

— Vous partez ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Sans même me proposer un petit-déjeuner ?

— Vous avez probablement empoisonné le café.

Elle rit. Il ramassa sa veste.

— Je vais chercher votre sœur.

Le visage de Vesper redevint sérieux.

— Je viens avec vous.

— Je m'en doutais.

Elle écrasa sa cigarette.

— Soren ?

Il s'arrêta.

— Oui ?

Elle se retourna.

— Pourquoi n'avez-vous pas encaissé votre contrat ?

Il la contempla un moment.

— Parce que Mornay avait raison sur une chose.

— Laquelle ?

— Il avait réussi à réunir deux prédateurs.

Elle croisa les bras.

— Et alors ?

— Il pensait que nous allions nécessairement nous dévorer.

Soren s'approcha d'elle.

— Mais il avait oublié un détail.

— Lequel ?

Il leva une main et repoussa doucement sa mèche blanche.

— Un prédateur peut aussi reconnaître son semblable.

Vesper le regarda longuement, puis elle glissa la main sous son pull. Soren ne bougea pas. Elle en retira lentement un petit pistolet. Il baissa les yeux vers l'arme.

— Vous l'aviez caché là depuis hier soir ?

— Depuis notre baiser.

Il éclata de rire.

— Vous êtes incroyable.

Elle posa l'arme sur la table.

— Et vous êtes naïf.

— Vraiment ?

Elle ouvrit le chargeur. Il était vide. Vesper fronça les sourcils. Elle vérifia la chambre. Vide également. Derrière elle, Soren sortit six cartouches de sa poche et les déposa une à une sur la table.

— Vous devriez faire un peu plus attention à vos affaires.

Elle leva lentement les yeux. Il souriait. Elle le fixa quelques secondes. Puis son rire éclata : un rire véritable, spontané, presque enfantin. Le premier depuis des années. Soren la regarda avec un étonnement qu'il ne chercha pas à cacher.

Elle récupéra ses cartouches.

— Vous savez ce que je viens de décider ?

— Je crains de le découvrir.

— Je ne vais pas vous tuer.

— Quelle générosité !

— Pas aujourd'hui, en tout cas.

Elle s'approcha et arrangea le col de son pull.

— Mais ne prenez pas cela pour une déclaration d'amour.

Il pencha la tête.

— Et vous, ne prenez pas ma présence pour une promesse d'obéissance.

Ils se regardèrent. Deux êtres habitués à manipuler, séduire, dominer et détruire. Deux créatures qui savaient parfaitement de quoi l'autre était capable. Aucun n'avait l'intention de devenir la proie de l'autre. Aucun n'avait davantage l'intention de renoncer à sa nature.

Pourtant, lorsqu'ils quittèrent la chambre, Vesper glissa naturellement sa main dans celle de Soren. Il entrelaça ses doigts aux siens. La ville s'éveillait. Quelque part, des hommes préparaient déjà de nouveaux contrats. D'autres achetaient des vies. D'autres encore se croyaient invulnérables. Ils ignoraient qu'une nouvelle association venait de naître : une association sans contrat, sans hiérarchie et sans garantie de survie.

Au moment d'entrer dans l'ascenseur, Soren se tourna vers elle.

— Au fait...

— Quoi ?

— Vous ne m'avez toujours pas donné votre véritable prénom.

Elle sourit.

— Vous le voulez vraiment ?

— Oui.

Elle se hissa sur la pointe des pieds. Ses lèvres effleurèrent son oreille.

— Ève.

Soren resta immobile. Puis il se mit à sourire.

— Évidemment.

— Quoi, évidemment ?

— Le premier péché.

Elle lui mordilla légèrement l'oreille avant de reculer.

— Non, mon cher.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Elle l'entraîna à l'intérieur.

— **La première tentation.**

Et les portes se refermèrent sur leur rire.